PRÉFECTURE DE LA BAIE D'HUDSON

Rapport de Mgr Turquetil.

S. G. Mgr A DONTENWILL, *O. M. I.*,
Supérieur général, Rome.

Montréal, 11 décembre 1930

MONSEIGNEUR ET RÉVÉRENDISSIME PÈRE,

L'an dernier, par courrier d'hiver, je vous faisais part de mes projets pour l'été suivant. C'était un programme bien chargé. Grâce à la protection de la Petite Thérèse, nous en sommes venus à bout, comme vous allez le voir.

Au mois d'avril, je me rendais en traîneau à chiens de Chesterfield à Churchill ; là, je prenais le train pour Le Pas, Winnipeg, Montréal. C'était la première fois dans l'histoire des Missions esquimaudes qu'on pouvait ainsi sortir de la Préfecture en hiver.

J'avais à peine cinq semaines pour la mise au point des entreprises suivantes : complétion et expédition du bateau de la Mission ; établissement, à Churchill, i. e. obtention de permis, achat et transport des matériaux ; construction de l'hôpital de Chesterfield ; de l'église du Cap Esquimau ; d'une allonge à Southampton et à Ponds Inlet ; achats des bâtisses et du stock de la Dominion Explorers à Baker Lake. Tout se fit à temps.

Au début de la dernière semaine de juin, nous étions à Churchill, mes compagnons et moi. Le P. DUPLAIN, les Frères PELLETIER, KLINKENBERG et KACL qui m'étaient prêtés pour la saison, et deux laïques engagés pour un temps.

A Churchill, ce furent les gros travaux de déchargement des cinq wagons de marchandises que nous avions expédiés de Montréal et de Winnipeg, pour le besoin des Missions, et surtout pour la construction d'un hangar,

d'une église et d'une résidence à Churchill même, où je résiderai désormais. Ce changement de résidence était absolument nécessaire : on ne pouvait continuer de pourvoir à tout, avec un seul courrier par an. (La Sacrée Congrégation de la Propagande avait approuvé ma demande à cet effet.) Il fallait aussi s'occuper dès le début des ouvriers catholiques qui travaillent au port de Churchill. Ils sont 250 environ. Sans doute, c'est là une population flottante qui ne restera pas, mais le fait que nous sommes établis restera, notre prestige en est augmenté d'autant.

Le travail du déchargement demandait de bons bras : on logeait sous la tente, on prenait ses repas à la « cuisine n° 1 » des contremaîtres et ingénieurs, et on maniait caisses, madriers, planches, portes et châssis, charbon, etc. deux fois : au wagon, pour tout mettre sur les grosses charrettes halées par un tracteur, et pour décharger à l'endroit choisi.

En habits de travail, nous n'avons que le collet romain pour nous distinguer des autres ouvriers, et comme ma barbe le cachait, plus d'un me demandait où était Mgr TURQUETIL, et s'écriait ensuite : « Oh, je vois que vous mettez la main à la pâte. Est-ce la première fois ? » — « Non, voilà trente ans que cela dure. »

Entre temps, un autre tracteur lançait notre bateau, le « Thérèse », qui porte son nom en français et en esquimau ; on réinstallait le moteur, le mât, les voiles et cordages, le bastingage et tous les agrès qu'on avait dû enlever pour expédier le bateau par le chemin de fer, on charge, et le 2 juillet nous partons pour le Cap Esquimau. J'avais fait demander un pilote par radio, il était venu. La nuit était belle, on navigua sans arrêt, et nous fîmes en vingt-cinq heures les 177 milles qui nous séparaient de la Mission de la Petite Thérèse.

Le lendemain on décharge le bateau, il y avait près de vingt-quatre mille livres de marchandises, surtout de matériaux pour achever la construction de l'église. Puis on renvoie le « Thérèse » à Churchill prendre une charge pour Chesterfield, mais je reste au Cap Esquimau,

occupé de la visite de la Mission, du ministère. Le Frère Kacl reste aussi, pour mettre la tôle galvanisée sur le toit. Jusqu'ici, il n'y avait qu'un seul rang de planches, le printemps avait été pluvieux, et on devine bien que les Pères n'avaient pas de parapluie assez grand pour protéger l'intérieur. Cette église sera la plus grande de la Préfecture, et pourra contenir près de 200 personnes, et 250, quand on aura fait le jubé.

Le R. P. Pigeon, directeur de la Mission, qui s'est dévoué depuis six ans, soit ici soit à Chesterfield, part avec le bateau : il prendra quelques mois d'un repos bien mérité pour refaire sa santé ébranlée. Le vieux Pierre et trois jeunes gens servent d'équipage au Frère F. X. Pelletier qui, mécanicien déjà, devient commandant du bateau. Comme il le disait lui-même, il commande par gestes, car pas un membre de son équipage ne comprend un mot de français ni d'anglais. Il fait un heureux voyage, malgré un commencement de tempête qui le force à arrêter la nuit, nous ramène le « Thérèse » chargé des matériaux de construction de l'hôpital de Chesterfield, tels que ciment, machine à mêler le ciment, et moteur pour cette machine, scies circulaires que le même moteur activera, etc., etc. Nous voulons partir au plus tôt, mais nous craignons les glaces. Un aéroplane arrive qui pousse une pointe au Nord, 100 milles (170 kilomètres) et doit revenir le jour même, nous attendrons son retour pour avoir des nouvelles de la glace. Il revient, en effet, dans l'après-midi, survole le camp, et laisse tomber ce billet laconique : la débâcle des glaces a commencé hier, la côte se dégage. C'est le 14 juillet. Le lendemain matin, nous partons de bonne heure, la journée est belle, mais vers six heures du soir, le temps change : vent, brouillard, pluie et bientôt tempête. Comme nous sommes tout près des glaces, et parfois au milieu d'elles, on a beau s'habiller, le froid de la brume vous atteint jusqu'aux os. Alors on fait le thé plus souvent, la régularité des repas à telle heure n'existe pas en voyage dans le Nord. Nous passons la nuit à l'ancre, à l'abri des rochers de Term Point, et ne quittons cet abri que

le lendemain après midi quand la tempête a cessé. Nous voyageons toute la nuit, passons au large de Marble Island, et zigzaguons au clair de la lune entre les récifs, à plus de trente milles (48 kilom.) de la côte, et je prends là la résolution de ne me jamais risquer en ces endroits par une nuit obscure ou par un temps de brouillard. Le lendemain matin, entre dix et onze heures, nous arrivions à Chesterfield, déchargions le « Thérèse » et le jour suivant partions pour Baker Lake.

Le mois de juillet est, en général, le plus beau mois pour la navigation sur la baie, il faut en profiter.

* * *

Malheureusement, tous les Esquimaux souffrent d'une épidémie de pneumonie, impossible de trouver un équipage. Du Cap Esquimau jusqu'ici, nous avions le vieux Pierre, sérieusement malade, il s'est tenu à l'intérieur, étendu et toussant et crachant sur les sacs de ciment ; j'allais le consulter de temps à autre, il me disait s'il y avait une batture à telle pointe, telle île, à quelle distance il fallait s'en tenir ; les Frères et moi, tenions le gouvernail à tour de rôle.

Ici, à Chesterfield, le vieux Pierre ne connaît plus rien, il n'a jamais remonté le fleuve. Le Chesterfield n'est pas une petite rivière ; en bien des endroits, il a plusieurs kilomètres de large. Parsemé d'îles, découpé en baies plus ou moins vives et profondes, bordé de côtes d'inégale hauteur, il ferait concurrence au Saint-Laurent si la végétation pouvait fleurir sur ses rives ; mais ces rochers nus, sauvages, ont eux aussi quelque chose de grand.

Toutefois, la poésie ne nous occupe guère pour le moment, mais bien plutôt le chenal étroit, tortueux, qu'il s'agit de ne pas manquer. Mon petit Jean devenu homme nous sert de pilote, il relève de maladie, mais ne craint rien en compagnie de son grand-père. Nous traversons des bancs de glace mince qui s'est formée dans la nuit, cela nous indique que les grandes glaces

ne sont pas loin : ce sont elles qui refroidissent ainsi l'eau de surface et la congèlent durant la nuit. Puis c'est le brouillard des glaces, le bateau avance comme dans le vide absolu, on ne peut même l'apercevoir dans toute sa longueur. De temps à autre, quelque chose de noirâtre semble vouloir se dessiner. « Est-ce la terre ?, Non, dit Jean, il ne doit pas y en avoir ici, ce doit être la houle, ou un paquet de varech, ou la glace », et on avance lentement, enfin voici la terre, un détroit, c'est le chenal, on s'y engage, et ce n'était qu'une baie entre deux collines. Deux fois, nous sommes pris à cette fausse manœuvre, nous jetons l'ancre pour la nuit.

Le lendemain, nous partons de bonne heure. Avant midi, nous rencontrons le bateau-moteur de la Compagnie Révillon, le P. Rio est à bord, on accoste, le Père nous rejoint. Un message de Radio mal compris lui a fait croire que je venais de quitter Churchill, et il pensait me rencontrer à Chesterfield. Il nous apprend que le lac Baker est tout couvert des glaces solides de l'hiver, qu'il y a juste un passage étroit et dangereux du côté du Nord seulement, que deux bateaux sont emprisonnés le long d'une pointe contre laquelle les glaces sont buttées et ferment le passage, pas de nouvelles de quatre autres bateaux de la Compagnie partis de Chesterfield depuis huit jours. Notre pilote, Jean, n'a jamais vu le chenal du Nord, mais nous allons essayer quand même. Le soir, nous sommes sur le lac, près de cette pointe infranchissable.

La grande glace de l'hiver fait un tout compact, couvre tout le lac, à part une lisière d'eau au delà de cette pointe que nous ne pouvons doubler. On attend 24 heures, le vent ne change pas, nous levons l'ancre à deux heures du matin et reprenons le chemin de Chesterfield, car le temps presse, la saison est courte, et notre pilote Jean vient de faire une rechute, il est fiévreux et perd connaissance. Nous descendons le courant doublé de la marée à toutes voiles et à toute vitesse de moteur. Un cri retentit : au large, vite un coup de barre, le « Thérèse » tourne rapidement, l'avant passe,

l'arrière frappe le récif, un choc violent, le bateau penche et, couché sur le côté, franchit l'obstacle. Mais les lames de l'hélice sont déchirées, l'arbre de couche plié se met à vriller, disloquer la plaque de cuivre extérieure qui ferme son conduit, le goudron de la boîte de paquetage est brisé, le bateau fait eau. On se contente de la voile, on arrive le soir à la Pointe Dangereuse, on campe, et le lendemain, on se rend doucement à Chesterfield.

Le docteur de l'endroit a établi la quarantaine, nous abordons sans le savoir, et du coup y sommes soumis. A la marée haute, on amène le « Thérèse » à la côte, où quelques heures plus tard, la marée ayant baissé, il se trouve en cale sèche. On répare le tout de son mieux, la maladie diminue ; huit jours après, la quarantaine est levée, et nous partons pour Southampton. La houle énorme, le vent debout, la difficulté de la navigation en cet endroit rempli de récifs nous fait rentrer au port le même jour. Le lendemain, nous repartons et nous nous rendons à Fullerton, 85 milles (137 kilom.). Là, la tempête nous accueille, et le port est si petit que nous ne pouvons donner toute la chaîne voulue, sous peine de toucher les rochers. On veille toute la nuit. Le fond de la mer est en glaise et très bon. Le « Thérèse » n'a pas dérivé. Le lendemain, tempête jusqu'au soir : alors seulement, nous sortons du fond de la Baie et allons passer la nuit à l'abri d'une petite île au large.

De bonne heure, le lendemain matin, on scrute l'horizon, le temps s'annonce beau et calme, nous partons au large. A partir de cet endroit, il n'y a plus de pilote à bord. Une carte marine, la boussole, le loch qui nous indique le nombre de milles parcourus, et surtout les invocations à la petite Thérèse, que nous décorons du titre de « Capitaine », voilà nos moyens de navigation. A une heure de l'après-midi, nous apercevons comme un mirage dans le lointain, le Cap Kendall, que les Esquimaux appellent le Cap de la Mort. C'est qu'ils le contournent parfois, en venant du Nord, n'osant pas comme nous s'aventurer en droite ligne au grand large, et lorsqu'on vient du Nord, on rencontre de grandes

battures de récifs qui ne paraissent qu'à la marée basse, et sont par suite très dangereuses, même à la marée haute, si le vent creuse l'eau un tant soit peu. Nous changeons notre course, arrivons le soir au Cap Low, arrêtons à peine une heure, lorsqu'il fait trop noir pour apercevoir les côtes, repartons encore, rencontrons les glaces épaisses bien que brisées, qui nous barrent le passage en avant, et menacent de nous encercler si nous avançons, car le vent les amène toujours, et nous avons vent de côté. On jette l'ancre pour quelques heures. le brouillard des glaces se dissipe un instant, on a cru apercevoir l'eau en avant. On tente le passage, quitte à revenir sur nos pas, si la glace nous barre le chemin sur une trop grande distance. Après quatre heures de course en zig-zag au travers des glaçons énormes, nous sommes en eau libre.

Mais il se fait tard déjà, et nous devrions avoir encore plus de 80 milles à faire (128 kilom.), nous n'avons pas aperçu l'île aux Morses marquée sur la carte à cette distance du poste. Alors nous chassons le phoque, quand tout à coup nous entendons un coup de fusil du côté de terre. Ce sont des Esquimaux de Southampton ; nous allons à eux pour savoir où nous sommes ; l'un d'eux monte à bord comme pilote. Bientôt nous rentrons dans les glaces, mais passons à toute vitesse : le pilote est habile. A dix heures et demie du soir, nous arrivons. Je consulte une autre carte qui a plus de cinquante milles (80 kilom.) de différence avec celle que j'ai à bord.

Notre arrivée fut un événement. Comme il arrive parfois, le son se propage très loin sur la mer, le bruit de notre moteur à quatre temps ressemble assez au vrombissement d'un avion, alors que tous les autres bateaux du pays ne font entendre qu'un sempiternel pouf, pouf, pouf, pouf. On savait par radio que je devais venir avec le bateau de la Mission. « C'est Monseigneur, c'est Monseigneur », disait-on de toutes parts. Mais on entendait le « Thérèse » depuis plus de trois heures, et il n'arrivait pas. Et pourtant, à certains jours, nous pouvions arriver la nuit à Chesterfield, à l'insu de tout

le monde ; on n'entendait que le bruit de la chaîne lorsque nous jetions l'ancre. Mais ce soir-là, le son se propageait très loin, et on se disait : en voilà un bateau qui a le record de la lenteur et de la paresse. Puis enfin, on aperçut les lumières, blanche, verte et rouge, on pût juger de sa vitesse ; en un clin d'œil, nous arrivions. Ce fût un délire de joie. Le premier bateau qui arrive en cet endroit, après une année d'isolement complet, car il n'y a pas de communications possibles en hiver ; ce bateau-là crée une impression plus vive que tous ceux qui pourront arriver dans la suite. Le « Thérèse » est à l'honneur ce soir-là. On l'examine de fond en comble. On admire son nom écrit en esquimau, ce que tout le monde comprend. Encore quelque chose de nouveau. C'est donc pour eux, ce bateau-là. Puis on sait bientôt que nous avons quitté Fullerton hier matin, cela ne s'est jamais fait de mémoire d'homme.

Le lendemain dimanche, nombreuse assistance ; le lundi, nous allons chercher les chrétiens campés à quelques vingt kilomètres du poste, dans deux directions différentes. Nous remorquons leurs baleinières, et tout le monde est à bord du « Thérèse ». Puis, à la Mission, ce fut grande fête : 23 Esquimaux recevant le sacrement de Confirmation ; un petit banquet suivit la cérémonie, puis vint une distribution de petits cadeaux aux enfants : surtout casquettes et chapeaux à la mode démodée, mais très bien, fond de magasin de nouveautés donné à cette intention. Vous en verrez plusieurs sur la photographie. Naturellement, bien des mères se coiffèrent elles-mêmes du chapeau qu'on trouvait un peu grand pour les petits. C'était prévu d'ailleurs.

Une tempête fit rage pendant trois jours, et nous retint à la Mission. Enfin, le samedi soir à 11 heures, le beau temps reprit, et nous partîmes. La traversée fut magnifique. D'un trait, en 45 heures, nous franchîmes les 334 milles (540 kilom.), qui nous séparaient de Chesterfield. Notre « Capitaine » nous avait assuré le beau temps, la visite de la Mission Saint-Paul, à Southampton, était un fait accompli ; de tous mes projets d'été, c'était

celui qui me tenait le plus au cœur. C'est pour être assuré de pouvoir visiter cette Mission que j'avais commandé le « Thérèse ».

Arrivés à Chesterfield, nous dûmes faire deux voyages à Baker Lake, il n'y avait plus de glaces maintenant, tout alla à merveille. Il faut toujours se tenir sur ses gardes toutefois, lorsqu'on met à l'ancre, le soir, sur le cours du fleuve. La marée se fait sentir très forte jusqu'à plus de 140 milles (225 kilom.) et il arriva une fois que nous dûmes lever l'ancre, remonter un fort rapide et gagner le large en pleine nuit. La marée baissait toujours, et menaçait de laisser le « Thérèse » sur les rochers, au milieu du courant. Une autre fois, traversant le lac, au clair de la lune, je disais mon chapelet à la Petite Fleur, en arpentant le pont, quand je m'aperçus que le « Thérèse » changeait de direction. Je regarde mon pilote Jean. Il dormait ; la vague de côté qui nous balançait brutalement parfois, les îles, les pointes, tout avait cessé d'exister pour lui. Je lui fis une tasse de thé pour le réveiller, mais ce fut bien pis, la chaleur l'endormit tout à fait ; il se secouait, allumait sa pipe, mais ne pouvait tenir les yeux ouverts. Je lui racontai alors toutes sortes d'histoires de la civilisation, lui parlant surtout des machines à vapeur de toutes sortes. Cela seul put le tenir éveillé jusqu'au petit jour. Alors, je pris sa place, il alla dormir, on ne le revit que tard dans l'après-midi.

Cependant, nous étions au 12 septembre ; il fallait songer au voyage final de retour, Chesterfield-Churchill. J'ai toujours soutenu et soutiens encore que les petits bateaux, même pontés, ne doivent pas s'aventurer sans raison sérieuse, sur les côtes de la Baie, durant les tempêtes d'automne.

Aussi serions-nous déjà rentrés à Churchill, vers et avant la mi-septembre, si nous n'avions eu la construction de l'hôpital à Chesterfield. Vu l'épidémie qui a sévi tout l'été, il était impossible de trouver des ouvriers parmi les Esquimaux. Les Pères et Frères ont dû faire ce travail tout seuls, sous la direction active, très active même,

du Frère Kacl. Les fondations et le soubassement en ciment furent exécutés rapidement, avant l'arrivée du Nascopie qui devait apporter le bois. Le mixeur à ciment et les scies mécaniques, le tout mû par moteur à essence, intéressèrent beaucoup tout le monde, c'était du nouveau, on se serait cru en pleine civilisation. Et ce qui par-dessus tout intéressait le monde, c'était de voir comment quatre petits Oblats de Marie Immaculée, deux Pères et deux Frères, pouvaient suffire à tout, travaillant tard le soir, sans jamais se fatiguer. On se demande parfois où nous trouvons les ressources suffisantes pour fonder, construire chaque année, alors que les dépenses sont si élevées chez nous. C'est que nous les réduisons au minimum sous tous rapports, et que la sueur et les fatigues des Pères et des Frères remplacent les sommes énormes que nécessiterait l'emploi d'ouvriers : les missionnaires se font à tout, je sais que ni l'appétit ni le sommeil ne manquaient à aucun d'eux tout l'été, et je sais aussi combien ils étaient heureux de contribuer à l'érection d'un hôpital qui sauvera la vie à plus d'un de leurs chers Esquimaux. Il était de toute nécessité que la bâtisse fût achevée, du moins à l'extérieur, et fermée avec toit, portes et fenêtres, avant l'hiver, afin que les neiges et le dégel ne ruinent pas le travail. Et c'est pourquoi j'avais retardé mon départ jusque vers la mi-septembre.

Le 14, nous étions prêts, mais une tempête du Nord-Est, c'est-à-dire du large, nous arrête pendant huit jours. Enfin, le 23, le vent baisse et nous partons. Nous jetons l'ancre, à 5 h. 45 du soir, à Pistol Bay, car la nuit vient vite, et nous sommes à l'entrée d'une baie de plus de 20 milles (32 kilom.), dont la rive opposée est très dangereuse. Vers 7 heures, on aperçoit un canot qui glisse silencieusement, il approche, s'arrête ; nous voyons un Esquimau sortir son télescope, il veut savoir qui nous sommes. Le bruit de notre moteur lui a dit que nous sommes des étrangers, il veut savoir. Je lui crie en esquimau : « allow, nous sommes des Esquimaux, nous aussi ». Un franc éclat de rire nous répond, il a reconnu

ma voix, il est à l'aise. L'Esquimau est un peu gêné devant des inconnus, non par crainte puérile, mais par fierté ; il sait qu'il y a des étrangers qui le regardent comme une bête curieuse, le trouvent sale, primitif et mal dégrossi. Il n'aime pas à être traité de la sorte, il aime mieux ceux qui, le connaissant mieux, admirent plutôt son savoir-faire et son initiative sans fin.

Notre homme, Mr. Porc (c'est le nom que les Anglais lui ont donné), arrive, monte joyeusement à bord, il prend le thé, jase longtemps, et retourne à son camp.

Le lendemain matin, il vente du large, le temps est menaçant : nous partons quand même ; en quelques heures, la mer est démontée, le « Thérèse » danse ; on attache les barils qui sont sur le pont et ne tiennent plus en place. Nous voici de l'autre côté de la Baie, bientôt nous doublons une pointe, derrière laquelle il y a un petit port, le seul qui existe sur cette côte sur une distance de plus de 500 milles (plus de 800 kilom.). Le vieux Pierre gouverne, il passe si près de la pointe qu'une panne de moteur d'une minute seulement nous jetterait sur les rochers avec toute la force des vagues écumantes : on n'aurait certainement pas le temps de déployer aucune voile. Mais tout va bien, et nous voilà à l'abri. Il était temps, le vent augmente, c'est une vraie tempête : même à l'abri de cette longue pointe dont les rochers ont bien 200 pieds (70 mètres) de haut ; le « Thérèse » part à la dérive, l'ancre ayant glissé sur le fond de petits cailloux couverts de varech. On le ramène en lieu sûr. En avant de nous, une ouverture donne sur le large, le vent s'y engouffre et soulève l'eau à plus de 20 pieds de haut ; c'est un rideau de gouttelettes et de vapeur d'eau qui nous cache la vue, tant que dure la marée. Autour de nous, il y a des récifs, sur lesquels les vagues déferlent en houles et en montagnes. On dirait que la mer est possédée d'un esprit en furie. Sur le pont, on ne peut se parler, tant le vent siffle dans les cordages ; deux passagers de la Compagnie qui faisaient le voyage avec nous étant allés à terre, ne peuvent revenir ; les vagues de fond frappent les rochers à pic, se lèvent

à pic et tout d'une masse, comme si elles voulaient passer par-dessus terre ; impossible de mettre le canot à l'eau, il faut attendre la marée baissante. Nous donnons toute sa chaîne au « Thérèse », près de 100 mètres (300 pieds) ; il oscille alors à bout de chaîne et vient presque toucher le bord. Que le vent tourne un tant soit peu, et la houle lancera le bateau à quelque dix ou quinze mètres de haut sur les rochers à pic, et il n'y aura pas besoin d'une seconde vague pour terminer notre voyage. Aussi monte-t-on la garde toute la nuit. La tempête dure cinq jours et cinq nuits. A la marée basse, on va à terre, à la chasse aux lièvres qui abondent en cet endroit. Le sixième jour, le vent baisse, mais nous attendons que la mer se calme un peu.

Enfin, le lendemain matin, nous partons pour le Cap Esquimau. La mer est calme, plus de brisants, elle ondule seulement comme un tapis sans fin, mais ces grands mouvements n'ont rien de dangereux, ni même de déplaisant, on les croirait animés d'un esprit qui veut jouer et être agréable.

Le « Thérèse » alla si bien ce jour-là, que le vieux Pierre, arrivant à l'île « Sentinelle », tout près du poste et de la Mission, s'en croyait encore à plusieurs heures de marche ; jamais il n'avait fait de traversée si rapide. C'était le jour anniversaire de la mort de la petite Thérèse, 30 septembre, c'est-à-dire l'anniversaire du jour où elle entra au ciel et commença à faire pleuvoir une pluie de roses.

Nous quittâmes sa Mission du Cap Esquimau, le jour même de sa fête, le 3 octobre. Il ventait, le temps était plutôt gris, mais la Petite Fleur se devait de nous protéger en ce jour de sa fête. On dansa violemment parfois les trois premières heures, puis le calme survint et l'eau prit bientôt cette couleur d'huile grisâtre et brillante à la fois, qui fatigue la vue. Le soir, nous arrivons au petit poste de la Compagnie, à Nunalak. Sur le haut d'une batture de rochers, nous apercevons le bateau des mineurs, plus gros que le nôtre, que la tempête a soulevé et déposé là, il est abandonné.

Le 4, nous arrivons à Churchill, sans incident aucun. Le « Thérèse » a fait 3.200 milles durant la saison, pour son coup d'essai, c'est satisfaisant. Merci à notre Grande petite Sainte. Nous apprenons bientôt que la goélette de la Compagnie, le « York », a été jeté à la côte, lui aussi, durant cette même tempête. Trois ancres n'ont pu le retenir, bien qu'il eût vent de côté ; ses voiles n'ont pu tenir face au vent déchaîné. Il est brisé à plus d'un mille (1 kilom. ½), dans l'intérieur des terres ; la côte étant fort basse en cet endroit, les vagues énormes l'ont soulevé et porté jusque-là. Il n'en sortira pas.

Remarques sur la navigation d'une Mission à l'autre : Nous avons dès le début senti le besoin de nous mettre **sous la protection** de sainte Thérèse. La côte de Churchill au Cap Fullerton, soit une distance de 500 milles (800 kilom.), est bien découpée de baies en tout sens et de toute profondeur, mais les abords en sont très mauvais. A la marée basse, on peut toucher fond, même à plus de 15 et 20 milles au large (24 à 32 kilom.).

De Chesterfield à Baker Lake, sur le fleuve, il faut bien connaître le chenal et les naufrages ne manquent pas de ce côté.

La traversée de Chesterfield à Southampton a ceci de particulier que, dans la première partie du voyage, il faut ou bien affronter le grand large, avec ses risques de brouillards et de tempêtes, ou bien allonger la route en suivant les côtes dangereuses jusqu'au Nord du Cap Fullerton, puis traverser à l'île, à l'endroit le plus étroit, 50 milles environ (80 kilom.) et doubler le dangereux Cap Kendall, ou Cap de la mort.

Dans la seconde partie du voyage, la côte est à la fois très bonne et très inquiétante : très bonne en ce que le fond de la mer est partout égal, pas un récif nulle part ; très inquiétante pourtant en ce que la côte est toute droite d'un bout à l'autre, pas une anse, pas une baie qui offre le plus petit abri contre le vent du large, qui vient de côté, ni même en cas de vent devant ou vent d'arrière. A peine une protection quelconque contre le vent qui viendrait de terre. Tout dépend donc du

beau temps, et comme nous n'en sommes pas maîtres, nous nous confions à notre douce Patronne, la petite Thérèse. Et il est évident que nous n'entreprenons ce voyage que parce que le bien des Missions l'exige, et que nous ne négligeons rien pour nous rendre compte de tout ce qui touche à la navigation en ces parages.

Etablissement à Churchill.

La ville n'est pas encore ouverte au public : le gouvernement ne veut pas voir une foule de gens arriver là avant qu'il y ait aucune possibilité de les loger, de les nourrir. L'emplacement de la ville, la division des lots de ville n'est pas encore faite. Par permission spéciale, j'ai pu m'installer sur une hauteur en dehors des terrains qui constitueront la ville proprement dite, à charge de déménager dans les trois mois qui suivront avis.

Nous avons donc bâti sur patins un hangar à provisions — car les marchandises pour la plupart des Missions viendront par chemin de fer à Churchill, une église et une résidence. Nous sommes loin d'une installation luxueuse : il faisait froid lorsqu'on a posé le papier goudron sur le toit, la pluie chassée par le vent s'introduit entre les planches du toit et celles de la voûte, suit quelque rainure, et finalement s'échappe en cascade brusque sur la tête du célébrant. des assistants, un peu partout. La neige nous joue le même tour lorsque, accumulée là-haut, elle se prend à fondre à la chaleur du poêle de chauffage.

Dans la maison, nous n'avions pas de système de chauffage, pas même de poêle : un gros bidon à essence en fitl es frais : on le perça par-dessus pour y mettre un tuyau, en avant pour y installer une porte en tôle, et des bouts de madriers provenant de la construction nous chauffaient très bien.

Les travaux du port, quais, élévateurs, pouvoir électrique, aqueduc, gare, etc., etc., sont suspendus durant l'hiver, les ouvriers congédiés. Nous n'avions donc plus de catholiques là-bas, à partir de novembre, et nous

avons fermé pour l'hiver. Au printemps suivant, nous allons y retourner, nous occuper des catholiques de l'endroit qui, l'été dernier, étaient 250 environ, et voir aux transports des marchandises des Missions.

Il est question d'ouvrir la ville au public, mais le Gouvernement ne veut pas vendre les lots, il se contente de les louer tant par an. De la sorte, on évitera les spéculations des détenteurs de terrains qui sont toujours profitables à quelques-uns et nuisibles à la majorité.

Impossible pour le moment de prévoir ce que deviendra Churchill. L'endroit est certainement bien choisi comme port, mais à part les activités commerciales d'un port soi-disant international, quelle industrie pourra se développer sur place ou même dans les environs, on ne saurait le dire. On compte sur une population de cinq mille âmes, à brève échéance, parmi les gens pessimistes ; les optimistes naturellement grossissent ce nombre, mais comme les spéculateurs de terrains n'ont pas de chance d'acheter, la question est plutôt calme, on ne l'agite guère dans le public.

Il y a néanmoins des milliers d'individus qui déjà ont fait application pour qu'on leur réserve un lot. Tout ce que je prévois, c'est que nous aurons toute sorte de monde, de nationalités, de religions, de croyances politiques, tous essayant de vivre, et qu'il y aura un certain nombre de désappointés.

Constructions en diverses missions

Outre l'hôpital dont j'ai parlé, nous avons terminé, cet été, l'église du Cap Esquimau. Ce sera la plus grande église de la Préfecture. Comme toutes ses sœurs, elle portera le cachet distinctif de la simplicité imposée par l'extrême pauvreté de nos Missions.

A Southampton, on se contente encore de la chapelle intérieure qui suffit. D'ailleurs, il n'est pas certain que ce soit là un poste permanent. Le caribou disparaît, et le jour viendra peut-être où les Esquimaux, qui ont émigré sur cette île, reviendront à leur pays d'origine.

La Mission cessera alors d'exister. Mais on a dû construire une petite allonge ; la chambre à coucher était encombrée d'objets de toute sorte : vivres, lingeries, articles d'échange, matériaux d'entretien, tout cela faute de hangar pour remiser le tout. Ce n'était pas bon pour la santé de coucher dans une salle si encombrée. Nos missionnaires sont loin de se plaindre de leur pauvreté : au contraire, je dois leur rappeler plutôt qu'ils doivent d'abord viser à se conserver en bonne santé, pour être à même de promouvoir leur œuvre d'apostolat.

A Ponds Inlet, il a fallu expédier du bois pour remédier au mauvais état de la première bâtisse. Les planches et madriers avaient passé l'hiver dehors, sous la neige ; au printemps tout avait été inondé et, quand la maison fut achevée, le bois sécha, se retira, il fallut y remédier.

A Baker Lake, la Mission se trouvait en dehors du village qui s'est formé à un mille de distance depuis la fondation de cette Mission, vu l'établissement des mineurs, de la Gendarmerie à cheval, autour de la Compagnie Révillon et près de la Mission Anglicane. Notre Mission à nous se trouvait près de la Compagnie de la Baie d'Hudson, mais séparée du reste du village. Les mineurs ayant abandonné ce poste, je suis entré en pourparlers avec eux, ai acheté leurs bâtisses qui sont au centre du petit village.

Dépenses pour tous ces travaux.

Toutes ces constructions ne vont pas sans occasionner de grandes dépenses. Voici comment nous avons pu y faire face. D'abord la main-d'œuvre ne nous coûte pratiquement rien, vu que ce sont les Pères qui se chargent des travaux. Trois Frères nous ont été prêtés par les Provinces de l'Est, d'Edmonton et de Regina ; nous n'avions que les frais de voyage à notre charge. Je dois dire ici que les Pères et Frères ont pris à cœur tous ces travaux, au point de travailler tard le soir, à la lueur des lanternes, pour assurer le succès des travaux

avant l'hiver, la saison étant si courte. Tous méritent de grands éloges pour leur dévouement sans bornes.

Ensuite, notre bateau, le « Thérèse », n'a pas été aménagé pour les voyages de plaisir. Pas une cabine, à part la chambre réservée au moteur, dans laquelle il y a deux couchettes, c'est-à-dire deux coffres à provisions sur le couvercle desquels on a mis un lit, tout l'espace est réservé au cargo. Passagers et équipage s'installent de leur mieux au-dessus des sacs de charbon, ciment, farine, caisses de toute sorte, barils d'essence, etc. Nous avons pu ainsi transporter de 11 à 12 tonnes de marchandises par voyage, pour chaque Mission que nous visitions. Et sur chaque tonne nous faisions une économie de plus de 30.000 dollars. Le tout n'a pas été sans fatigue, sans risques même, mais c'est ainsi que nous avons pu effectuer tous ces travaux, faire face aux dépenses d'argent, en nous dépensant tous pour le bien des Missions.

Aperçu sur les Missions de la Préfecture.

La Mission du Sacré-Cœur, à Ponds Inlet, fondée l'an dernier, sera l'objet d'un rapport à part, puisque c'est la première fois que j'en ai des nouvelles.

A Churchill, nous comptions, l'été dernier, 250 catholiques environ. Je dis environ 250, car il était impossible d'avoir un chiffre exact. Pères et Frères étaient surchargés de travaux manuels ; on ne pouvait faire la visite des différents groupes ou équipes de travailleurs. Presque tous s'offraient volontairement à fournir deux, trois ou quatre heures supplémentaires de travail, la nuit, à cause du double salaire attribué à ce travail. Le repos du dimanche était inconnu, vu l'urgence des travaux et la brièveté de la saison. Un bon nombre aussi travaillaient sur les navires, au large de la mer, ou à l'intérieur du port. On les voyait bien rarement à terre. Et ces gens venaient de partout, il y en avait de toute langue et de toute nationalité ; plusieurs étaient gênés en face du prêtre, d'autres sachant qu'ils quitteraient bientôt Churchill pour toujours ne se sentaient pas poussés à venir à

l'église. Malgré tout, nous avions une assistance variant de 25 à 50, le dimanche à la messe, avec une moyenne de six communions et confessions par semaine. Cela représente un assez bon nombre de communions pascales et montre de la bonne volonté et de la foi chez ces gens.

Le jour de la bénédiction de la petite église, nous avons vu plus de deux cents personnes, et les jours suivants avons reçu la visite de ceux qui n'avaient pu venir le dimanche.

Le 19 octobre fut le dimanche des Missions, conformément aux directions reçues de Rome. C'était alors une vague de froid intense : la glace se formait sur l'eau douce de la rivière, à cause des tempêtes de neige qui épaississaient l'eau ; le courant, la marée charroyaient ces glaces naissantes en amont et en aval : il fallait mettre en sûreté les petits bateaux en danger : nous eûmes peu de monde, et malgré tout, je suis heureux de pouvoir envoyer à Rome, pour la première fois, le produit de la quête parmi les Blancs de la Préfecture pour l'œuvre de la Propagation de la Foi. (31.25 soit 0.12 sous et demi par catholique, et 1 dollar 25 par assistant.)

Notre établissement à Churchill a eu pour effet de décider la conversion en bloc, peut-on dire, des Indiens Montagnais de l'endroit. Sans doute, on les a éloignés de la ville naissante : un poste a été créé pour eux à quelque 200 milles de là. Mais tous veulent se faire catholiques, ils demandent des livres de prières en leur langue, des chapelets, des médailles, et surtout la visite du prêtre chez eux, en vue de recevoir le baptême, après instruction. Depuis plus de cent ans qu'une mission anglicane existe pour eux, jamais ministre n'a parlé leur langue : on comprend que ces gens préfèrent le prêtre catholique qui vraiment s'intéresse à eux, puisqu'il peut leur parler.

Les missionnaires.

Tous les Oblats de la Préfecture continuent à se montrer vrais missionnaires. Rien ne leur coûte, ni voyages,

ni travaux manuels, ni isolement, et ce qui est le plus consolant, c'est qu'en tout ils ne voient que les âmes à convertir. C'est le grand mobile qui les soutient en inspirant toutes leurs démarches. Loin de se plaindre des conditions de pauvreté plutôt excessives, il me faut veiller à ce qu'ils ne négligent pas leur santé.

Je ne connais qu'une chose qui leur coûte, leur cause bien de la peine, au point de menacer leur santé : c'est la peine qu'ils ont de voir les agissements des ministres protestants auprès de leurs ouailles.

Ces ministres ne restent pas longtemps au pays, mais on tient à les remplacer là surtout où il y a une Mission catholique. C'est donc une succession de personnages à doctrines et à pratiques différentes. De ce côté, c'est une bien pauvre tactique. Par ailleurs, en important des Esquimaux protestants choisis au Labrador et à la Terre de Baffin, pour en faire des catéchistes-interprètes, qui sont grassement rémunérés, aiment à prêcher, ce qui leur donne un certain rang parmi les autres, les ministres qui donnent beaucoup à ceux qui vont chez eux, attirent et retiennent de la sorte un bon nombre d'Esquimaux, dont plusieurs aspirent à la position de catéchiste-prêcheur. En cela, l'église anglicane peut compter sur la sympathie, sur l'aide directe parfois des compagnies de fourrures, dont les agents sont protestants. Il est arrivé que le ministre était transporté rapidement, par moyen extraordinaire, au lieu où il voulait s'établir, que l'un des plus hauts représentants de la Compagnie le présentait aux Esquimaux, dans les bâtisses de sa Compagnie, servait de témoin aux promesses que faisaient ces gens de suivre le ministre, et lorsque quelques jours plus tard arrivait le prêtre catholique qui, lui, ne pouvait jouir que des moyens de transport ordinaire, il trouvait les Esquimaux déjà enrôlés, enregistrés par le ministre, il constatait que ces gens craignaient de déplaire aux blancs s'ils fréquentaient le prêtre, il voyait chaque dimanche, et souvent chaque jour, le ministre allant d'iglu en iglu rappeler aux Esquimaux qu'ils devaient être fidèles à leur pro-

messe et se rendre à son prêche. A ceux qui n'y tenaient pas du tout, il rappelait que, du moins, ils ne devaient pas rendre visite au prêtre. D'où l'isolement où se trouve le missionnaire catholique, comme c'est le cas à Baker Lake. Toutefois, cette emprise du ministre sur les Esquimaux n'est que superficielle et toute de surface. Beaucoup de petits faits le démontrent, nous espérons toujours, et non sans raison, que cet état de chose changera. Mais en attendant, il y a pour le missionnaire un grand obstacle, une grande épreuve.

Plans, besoins, travaux pour l'été et l'hiver prochains.

Si j'ai eu un programme bien chargé le printemps et l'été derniers, je prévois que ce sera bien pis encore cette année.

Je n'ai que deux mois et demi devant moi pour voir à l'achat et à l'expédition des matériaux nécessaires, à l'achèvement de l'hôpital de Chesterfield, de la résidence à Churchill ; puis l'ameublement, chauffage, conduite d'eau, etc., et les commandes annuelles des Missions. En même temps, la correspondance de chaque jour, si nous voulons vivre ; les temps sont durs, il faut trouver des ressources, elles se font très rares. Il faut trouver ensuite une Communauté de religieuses qui se chargeront de l'hôpital.

Je voudrais en même temps imprimer mon travail sur les cas de mariage en pays de missions, spécialement chez nous.

Il me faut trouver des sujets : le P. DUCHARME et le P. RIO vont être seuls encore une seconde année. De ce chef, il faudrait deux Pères. A Churchill, il me faudrait quelqu'un d'expérience pour s'occuper des affaires durant mes voyages de l'été prochain. Il me faudrait au moins un Frère convers : je ne puis suffire à tout ce travail si, outre le fait d'être seul prêtre, je dois faire la cuisine, entretenir la maison, m'occuper de la terminer à l'intérieur, etc.

Si j'avais les sujets requis, je pourrais songer sérieusement à fonder à Chimo, et attaquer le côté est de la Préfecture, où nous sommes chargés et des Esquimaux et des Nascopies, et où il nous faut aussi une place de relais, de changement qui serait un lieu de repos pour les Pères de Ponds Inlet qui viendraient à être fatigués de la nuit arctique.

J'avoue que n'était l'évidence de la protection d'En Haut dans le passé, je ne me sentirais pas le courage d'envisager l'avenir, tant je vois que ces œuvres pressent, tant je voudrais les fonder, les faire réussir, et tant je vois d'ouvrage qui s'accumule de plus en plus. Si j'ai eu l'illusion parfois que, un jour peut-être, je pourrais me reposer, je ne l'ai plus aujourd'hui. Mais tant que les forces ne me manquent pas, bien que j'arrive souvent, pour ne pas dire toujours, en retard pour ma correspondance, mes rapports, etc., parce qu'il me faut aller au plus pressé, malgré tout, je me sens heureux d'avoir à travailler et de pouvoir le faire vaille que vaille.

Mon programme de printemps et d'été comporte un voyage en traîneau à chiens chez les Esquimaux pour filmer leur vie d'hiver, maisons de neige, chasse, etc., retour à Churchill sur les dernières glaces, au début de juin, puis voyage de visite et d'approvisionnement des Missions à bord du « Thérèse », et, si le bateau de la Compagnie qui va à Ponds Inlet passe d'abord par chez nous, le prendre, aller voir les PP. Girard et Bazin, et ne rentrer à Montréal qu'en novembre prochain.

Travail missionnaire, conversions, ministère, etc.

De ce qui précède, on voit qu'on peut inscrire, du moins à titre de population flottante, 250 ouvriers catholiques à Churchill, 200 conversions de Montagnais, comme catéchumènes officiels : c'est quelque chose pour l'année.

Au Cap Esquimau, les conversions continuent, bien que les agents des Compagnies ne nous soient guère favorables, mais essaient plutôt de se servir de leur

influence pour détourner les Esquimaux de la Mission. C'est ainsi que les catéchumènes les plus influents de l'endroit se trouvaient toujours en voyage impromptu et soi-disant nécessaire, à chaque fois que je devais arriver là, soit en hiver, soit en été. Il a fallu une épidémie sérieuse de pneumonie pour me permettre de rencontrer ces gens. Malgré tout, les dispositions des chrétiens et des catéchumènes de cette mission sont très consolantes, comme j'ai pu m'en rendre compte en y résidant toute une semaine, en parlant chaque jour à nos gens, et en leur faisant les exercices de la mission annuelle.

A Chesterfield, il n'y a pas de ministre, les gens sont tous catholiques. La ferveur règne parmi eux. Nous ressentons cependant les effets de cette même politique de partialité des Compagnies envers les protestants. Ainsi, on a essayé d'introduire ici des Esquimaux protestants de la Terre de Baffin, à titre d'interprètes ou de mécaniciens, alors que les nôtres leur étaient bien supérieurs sous tous rapports. Ils sont repartis chez eux, mais dans tous les sous-postes qui dépendent de Chesterfield — car Chesterfield est chef-lieu de district, — ce sont des agents, des interprètes, des mécaniciens esquimaux ou métis importés d'ailleurs, c'est-à-dire des milieux protestants. Lorsque des Esquimaux résidant à ces sous-postes viennent à Chesterfield, ils se disent protestants, se réunissent le dimanche dans les bâtisses de la Compagnie, l'un d'eux faisant l'office de ministre, puis, sur leur soi-disant demande, le ministre de Baker Lake vient ici une ou deux fois par an, de préférence à Pâques, alors qu'il espère rencontrer beaucoup de monde, loge à la Compagnie, tient ses services dans les bâtisses de la Compagnie, alors que, par comble d'hypocrisie, l'archidiacre qui administre toutes les Missions esquimaudes du Canada m'écrit pour protester contre l'intrusion de ses ministres dans notre champ. Correspondance pour la galerie, évidemment, puisque c'est lui qui décide des fondations de missions protestantes parmi nos gens.

Sous prétexte de neutralité, de respect de la liberté de

conscience, etc., lorsqu'un Esquimau vient d'un sous-poste soi-disant protestant (bien qu'il n'y ait aucune mission protestante chez lui), il se tient à l'écart sur la côte en arrière des Compagnies ; tombe-t-il malade, on nous cachera la chose, bien que nous soyons les dispensateurs officiels de médecine pour le Département ; on le soigne comme on peut au petit bonheur, plutôt que de nous avertir ; on le laisse mourir, on l'enterre, et ce n'est qu'après qu'on nous dit toute la peine qu'on a de voir un si bon chasseur disparu.

Les Compagnies sont bien obligées d'engager quelques catholiques de préférence aux autres, car seuls ils renoncent à leurs superstitions et sont prêts à fournir tout ouvrage en tout temps ; mais après avoir corrompu une famille en prostituant la femme, et après l'avoir chassée de Baker Lake (où la chose s'était faite), en réponse à mes protestations, on l'a installée à l'honneur à Chesterfield, et c'est cette famille qui tient la maison dite quartier des Esquimaux, reçoit tous les Esquimaux de passage au poste, favorise et la tenue des services protestants et la danse périodique.

Cette danse avait été abolie par décret officiel du chef de district. L'agent passa outre. Je lui représentai que sa désobéissance rejaillirait sur son chef auquel je pourrais reprocher ou son manque d'autorité ou son manque de sincérité. La danse continua, et notre homme m'en dit assez, surtout un jour qu'il avait bu un peu plus que de raison, pour me faire comprendre qu'il suivait en cela les désirs, sinon les ordres de son chef, lequel de son côté me montrait une circulaire imposant une amende de 40 dollars pour chaque blanc qui organiserait une danse ou y prendrait part dans les bâtisses de la Compagnie. Le but était évident : parce qu'on privait de la communion les chrétiens qui prendraient part à ces danses avec les blancs, les chrétiens voyaient là une sorte d'excommunication. On voulait ainsi les tenter au point qu'ils choisissent d'eux-mêmes de ne plus venir à l'église pour pouvoir danser de temps à autre. On prenait toutes les précautions pour que ces

danses se passent sans désordre aucun, afin de faire croire aux gens que nos enseignements étaient pure exagération. C'est ce qui amena une défection à Southampton. Alors, j'ai retourné contre ces gens l'arme dont ils voulaient se servir contre nous. Tout en proscrivant les danses qui ont pour but de préparer la prostitution et celles qu'on organiserait au moment des offices pour empêcher nos gens de venir à l'église, j'ai établi que, chaque fois qu'on organiserait une danse, les chrétiens devront demander au Père Directeur si la danse, *in casu*, est permise. Le Père Directeur saura si au poste, et parmi les blancs qui dansent, il y en a un ou plusieurs dont la conduite laisse à désirer sous le rapport de la morale, dans lequel cas, il refusera toujours. Si, comme cela la danse se fait, il n'y a que des Esquimaux à danser, on le leur permettra ; avec les blancs présents, elle ne sera permise que lorsqu'on sait pertinemment qu'il n'y a rien à craindre du côté de la prostitution. Je prévois le jour où ces mêmes blancs vont se plaindre de ce que les Esquimaux aiment à danser trop souvent, ce qui nuit à leur travail de chasseurs. Pour le moment, tout en sauvant les principes, nous avons déjoué la ruse de ces gens.

A Baker Lake, le ministre qui a fondé la Mission anglicane est parti en vacances, un jeune l'a remplacé. Son premier geste a été de refuser de prendre part à la danse, comme le faisait son prédécesseur. Il a l'air sincère, et dit ne pas vouloir de demi-chrétiens. On verra sous peu si ces bonnes dispositions vont résister à l'appât d'une belle cure promise à ceux qui nous font une opposition efficace. A la Mission Saint-Paul, l'été dernier, pendant que j'étais là, un Esquimau à l'article de la mort demanda non pas le ministre, mais le prêtre catholique, reçut le saint Baptême, mourut en chrétien et fut inhumé avec les rites de la sainte Eglise. Il en a été de même les années précédentes. Ces gens, comme ils le disent, ne connaissent de la religion que ce qu'ils ont appris de moi ou du P. Rio ; à l'article de la mort, lorsqu'ils pensent sérieusement à leur âme et n'ont

plus à s'occuper de plaire aux Compagnies, ils demandent le prêtre. C'est ce qui nous fait espérer que notre présence et notre travail là-bas n'est pas perdu. Le R. P. Rio mérite tous les éloges pour son zèle toujours actif, joyeux et d'une persévérance inlassable.

A Southampton, on retrouve la même opposition, mais beaucoup plus ouverte. L'agent de la Compagnie est une sorte de catéchiste auquel évêques et archidiacres protestants envoient des messages par Radio pour le remercier publiquement de l'appui qu'il a donné à l'Eglise ; sans lui, dit-on, « on n'aurait pu enregistrer les résultats acquis ». Or, la tactique qu'on a inspirée à ce métis est la suivante : à Southampton, il n'y a pas d'Esquimaux originaires de l'endroit, mais seulement deux groupes, émigrés l'un de la Terre de Baffin, l'autre de Chesterfield et des environs. Ceux de la Terre de Baffin sont soi-disant protestants, on les tient, on ne s'occupe plus d'eux. On ne prendra parmi eux ni employé, ni interprète, ni engagé à quelque titre que ce soit, mais on prend parmi ceux qui viennent de chez nous, on les favorise d'une manière scandaleuse, à tel point que ceux de l'autre groupe veulent quitter l'île, voyant qu'on ne s'occupe plus d'eux, qu'on les laisse jeûner près de gens qu'on engraisse. L'idée est d'attacher nos gens à la Compagnie, à ses employés qui sont des protestants, et donc de protestantiser nos gens. C'est ainsi qu'eut lieu cette défection qui causa tant de peine au P. Thibert et ébranla sa santé.

Les PP. Girard et Bazin vous disent toutes les menées protestantes chez eux, vous avez donc une vue d'ensemble de la situation sous ce rapport. Je ne pouvais mentionner les détails fastidieux pour vous, mais encore plus désagréables pour les missionnaires qui sont sur les lieux.

Vie chrétienne chez nos Esquimaux

Dans l'ensemble, nos chrétiens ont bien conservé la ferveur de leur baptême ; sous ce rapport, notre ministère

nous donne beaucoup de consolations. Le nombre des confessions et des communions a cependant sensiblement diminué ; voici pourquoi.

D'abord, la Compagnie a pris pour tactique de multiplier ses comptoirs ; elle en a ouvert de nouveaux, non seulement là où il n'y avait que quatre ou cinq familles, mais même en des endroits où il n'y avait aucun Esquimau résidant. Le but était de prendre plus de renards, même si la chose tournait au détriment de la race Esquimaude. L'appât du gain immédiat l'emporte sur les prévisions de l'avenir. Cinq nouveaux postes ont été ouverts de la sorte, quatre le long de la côte, au Nord de Churchill, et le cinquième dans l'intérieur des terres. Pour établir ces postes, on a pris des familles aux postes déjà fondés. De la sorte, un certain nombre de familles chrétiennes se trouvent résider au loin. Il va falloir aviser aux moyens d'aller les visiter de temps à autre, ne fût-ce qu'une fois l'an. Une simple visite volante à bord du bateau ne sert à rien ; il faut pouvoir passer plusieurs jours, voire plusieurs semaines avec ces gens ; les circonstances ne nous ont pas permis de le faire encore.

Une autre raison, c'est que l'été nous avons d'ordinaire un bon nombre de chrétiens qui passent en moyenne deux mois au poste. Mais, l'été dernier, une grave épidémie de pneumonie a sévi parmi tous les Esquimaux : la quarantaine a été établie. Les étrangers ne pouvaient pénétrer dans le camp, on leur permettait tout au plus de dresser leur tente sur la pointe, pour quelques heures, et ils repartaient à leurs camps d'hiver. Ceux de la place, tous atteints de la maladie, ne pouvaient se rendre à l'église.

Et ce fut la même chose dans les trois Missions du Cap Esquimau, de Chesterfield et de Southampton.

Ceux qui se remettaient de cette contagion étaient de suite tous employés au transport des marchandises d'un poste à l'autre, car il y a quatre postes auxquels le bateau ne pouvait se rendre, et qu'il fallait alimenter au moyen de canots-automobiles ; il fallait donc faire plusieurs vesoyag à chacun de ces postes. Le résultat

fut que nous n'avions personne cet été à la Mission. J'ai même dit plus haut comment je ne pouvais me procurer d'équipage pour monter notre « Thérèse ». C'est ainsi que les mois de juillet, août, septembre furent très pauvres en assistance à la messe, même le dimanche, et que du fait les communions baissèrent beaucoup.

Changement de personnel.

Le R. P. H. PIGEON, dont la santé était ébranlée, mais qui souffrait plutôt de fatigue générale que d'un mal organique défini, contracta l'épidémie à Churchill ; il y avait là de 40 à 50 malades isolés sous la tente. C'est de là que l'épidémie avait gagné le Nord. Le Père PIGEON y prit l'influenza ; la grippe chez lui se développa en gros rhume qui finit par l'asthme. Cela n'était pas fait pour le remettre de sa débilité générale, d'où inquiétude, visite aux médecins, certificats, démarches qui aboutirent à une obédience donnée le 21 octobre, à Rome, reçue le 5 novembre suivant à Montréal, qui le rattachait définitivement à la Province de l'Est du Canada.

J'ai dit que le P. THIBERT est nommé directeur de la Mission du Cap Esquimau, que le P. E. FAFARD est directeur de la Mission Saint-Joseph de Southampton, avec le P. CLABAUT pour compagnon...

Et je termine en répétant que, malgré toutes les difficultés qui parfois semblent bien insurmontables, j'ai confiance que la protection de la Petite Thérèse nous aidera, nous guidera toujours, et nous fera triompher pour la gloire de Dieu, l'honneur de la Congrégation et le salut des âmes, et cette confiance me donne la force de faire face à tous ces tracas et occupations qui autrement m'accableraient.

Arsène TURQUETIL, *O. M. I., Préfet apostolique.*

